

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Temperature (Fahrenheit and Centigrade) for various locations like New Orleans, St. Louis, etc.

Le Développement

INDUSTRIES

Nouvelle-Orléans.

C'est en forgeant qu'on le vient forgeron, dit la sagesse des nations. C'est en établissant des manufactures sur manufactures que...

Un quel point de vue qu'on l'avais, on est forcé d'avouer que jamais ville n'a été plus favorisée du ciel. Mais, ici comme partout ailleurs, la nature si prodigieuse qu'elle se soit montrée, n'a fait que la moitié du chemin.

C'est ce qu'on a compris nos autorités d'Etat et de ville, quand, il y a quelques années, elles virent une Constitution qui privait de licence, toute fabrique nouvelle, toute propriété consacrée à la création ou au développement d'une nouvelle industrie.

La taxe ou la licence ne frappe plus que les produits ou les occupations de fantaisie, les alcools, les liqueurs fermentées, le tabac, l'huile de graine de coton, etc. Elle exemptait même le capital, les machines et le matériel consacrés aux opérations de mines, à la fabrication des textiles, des fils en général, du cuir, des instruments d'agriculture et une foule de produits considérés comme articles de première nécessité.

loin la liberté, aller au delà c'était s'exposer à priver l'Etat et la Nouvelle-Orléans des ressources les plus indispensables pour entretenir l'administration d'Etat et de ville.

Restait à assurer l'application la plus prompte, la plus large possible de cette loi bienfaisante qui mise en vigueur, à partir de l'année 1900 doit y rester pendant dix ans. Les autorités d'Etat et de la Nouvelle-Orléans ont fait leur œuvre avec autant d'intelligence que de patriotisme. C'est au tour des citoyens d'accomplir leur devoir.

Nous avons à la Nouvelle-Orléans un grand nombre de capitalistes qui sont éminemment intéressés au succès de l'entreprise. Ils sont riches, ils sont intelligents. Nous avons des corporations commerciales et financières qui ont de grands capitaux à leur disposition et peuvent le doubler aisément en se mettant à la tête d'entreprises nouvelles dont l'avenir est assuré et dont la prospérité dépend de leur coopération.

Le temps est passé pour nous d'aller mendier au Nord et à l'étranger le secours de leur argent. De l'argent! Nous en avons assez pour établir ici les établissements plus considérables. Nous n'en sommes plus à mettre en doute le succès.

C'est égard, le passé nous répond de l'avenir. Nous avons en matière première, en machines, en main d'œuvre de quoi occuper constamment, utilement et à de bons salaires, plus de vingt mille travailleurs qui ont de la peine à vivre ailleurs, eux et leurs familles et transformeront rapidement notre cité en un grand centre manufacturier. Que ne nous mettons nous immédiatement à l'œuvre?

Chèques postaux.

Nous nous faisons un devoir de signaler une amélioration très importante qui est en train de se produire dans le service postal des Etats Unis, et dont doit bénéficier non seulement le gouvernement, mais aussi et surtout le public en général. Il se commet, à chaque instant, dans la transmission des mandats de poste, des détournements qui s'élèvent parfois à des sommes considérables. Il est difficile de mettre la main sur les coupables et l'on évalue à \$600,000 la perte que fait ainsi l'administration chaque année.

chèques dont le mécanisme est fort simple et le mariage extrêmement facile. Toutes nos populations sont intéressées à l'adoption de cette mesure, nos fermiers, nos planteurs, en particulier et spécialement les journaux du Nord et du Sud; et une campagne est engagée pour en obtenir l'adoption par le Congrès. Le succès dépend des membres du comité des Postes du Sénat et de la Chambre des Représentants.

La politique n'a rien à voir dans cette affaire où il ne s'agit que d'être utile aux populations rurales. Ce qui le prouve c'est que l'inventeur des chèques postaux a fait don au gouvernement de son brevet. Nous espérons que les sénateurs et les représentants de notre Etat voteront pour l'adoption du système.

Nous remercions sincèrement le Bureau du "Post Check Currency" de son aimable envoi.

UN PEU DE TOUT. NOUVELLES.

Ils sont généralement assez durs sous la dent, passablement amers au palais, les poissons que l'on nous sert le premier avril. Il ne paraît pas en être de même cette fois. Nous avons beau fouiller l'horizon du regard, nous ne voyons nulle part aucun de ces gros canards qui amènent les uns, effraient les autres et abrutissent tout le monde. C'est depuis bien des mois, le Sud de l'Afrique qui a le privilège du canard, mais il en a tant abusé, cette année, que nous ne nous laissons plus prendre à ceux qu'il lance dans l'air. Il lui faut recourir à d'autres moyens pour nous surprendre. Les événements se suivent, sans s'élever au dessus du terre-à-terre.

La vie s'écoule sans grand bruit, comme l'eau sous le pont, sans nous émouvoir, et il n'y a rien qui ressemble à ce qui s'est passé la veille comme ce qui se passe le lendemain. Le Carême n'est plus. Pâques a succédé au Vendredi-Saint et il n'est rien apparu de nouveau sous le soleil.

Rien de nouveau, disons nous. En fait, nous avons une nouveauté à signaler et qui mérite d'être relevée. C'est la première fois que l'on voit le Parlement se réunir et discuter bourgeoisement le budget, comme s'il s'agissait d'un vulgaire jour de semaine. Il serait vraiment étrange que cette nouveauté passât inaperçue, aussi la signalons-nous à la curiosité publique. Elle a dû terriblement effaroucher le rigorisme et le puritanisme anglais.

Ici, à la Nouvelle-Orléans où, comme dans tous les pays nouveaux, on aime assez à conserver les bonnes vieilles habitudes, même les habitudes religieuses, nous avons célébré splendidement la fête de Pâques. Toutes les églises, à commencer par la Cathédrale St-Louis, naturellement, étaient admirablement décorées; toutes les cloches étaient en branle; toutes les tribunes regorgeaient de chanteurs et de chanteuses accourus pour célébrer la grande fête chrétienne.

A la cathédrale, Mgr l'Archevêque Chapelle occupait, soir et matin, le trône épiscopal et donnait, comme d'ordinaire, plus solennellement même que d'ordinaire, la bénédiction papale. La messe pontificale a été également.

lébrée avec un éclat inaccoutumé et éminent prédateur du carême, le Rev. Père Knapp, un des plus dignes disciples du grand Lacordaire, s'est fait entendre une dernière fois et a fait ses adieux aux fidèles et au clergé de l'Eglise Métropolitaine, dont il est tendrement aimé et hautement apprécié.

Même cérémonie à peu près dans toutes les églises catholiques de la ville: à l'Eglise des Jésuites, à St-Augustin, où il y a, comme à la Cathédrale, un brillant prédicateur français; à St-Joseph, à St-Patrick, à St-Thérèse, à St-Alphonse, à St-Marie de l'Archevêché, à St-Jean-Baptiste, à St-Pierre et St-Paul, et aux églises catholiques d'Alger.

En un mot à tous les temples chrétiens de notre ville, où ils sont si nombreux, que l'on pourrait appeler la Cité du Croissant la ville des Eglises.

Comme il faisait beau et que le ciel lui-même était en fête, toute la population en a profité pour faire une petite excursion dans nos parcs, au quartier américain et au quartier français. Nous sommes en plein renouveau. On s'en aperçoit, dimanche et hier laudis, dans nos larges avenues et partout où le soleil pouvait briser de tout son éclat.

Irrigation.

Une nouvelle qui va faire plaisir à nos lecteurs au moment où l'on s'occupe partout de multiplier les industries parmi nous. Un ingénieur civil vient de se rendre à Gueydan, dans le but d'y établir l'irrigation sur une grande échelle. Il veut y creuser partout des puits pour la culture du riz. Il ne demande pas pour fournir cette irrigation que les planteurs déboursent un cent. Il se borne à réquérir que chaque cultivateur lui fournisse en retour deux sacs de la récolte par an, pour chaque acre, pendant cinq ans, après quoi, tous les conduits d'eau et tout le matériel d'irrigation deviendront la pleine propriété des fermiers. Ne trouve-t-on pas l'idée excellente? On affirme que les cultivateurs du pays ont accepté l'idée avec enthousiasme, et que les travaux vont bientôt commencer. Il s'agit d'irriguer ainsi immédiatement plus de dix mille, plus de vingt mille acres, qui ne sont actuellement d'aucun rapport.

Il y a là, dans l'exécution de ce plan, de quoi transformer presque toutes nos campagnes louisianaises.

UN DEBUT SENSATIONNEL.

C'est le 13 mars, à huit heures du matin, dans la prison de Maidstone, que le successeur de Billington, le fameux bourreau de Londres, a débuté dans ses macabres fonctions. Son premier client fut un nommé Apted, condamné à mort pour un assassinat commis à Tonbridge, en dépit de ses énergiques protestations d'innocence. Le débutant n'eut autre que le fils aîné de l'ancien bourreau. Peu Billington était un personnage bien connu dans toute l'Angleterre. Après une longue et laborieuse existence, toute consacrée à l'art et à la pratique de la pendaison, Billington est parti à son tour, il y a quelques semaines, pour le grand voyage.

En Angleterre, on le sait, les exécutions capitales sont toujours fixées une quinzaine de jours à l'avance. Chacune d'elles est payée 250 fr. au bourreau, mais, sur cette somme, celui-ci doit indemniser ses aides.

Feu Billington cumulait les fonctions de bourreau avec la profession de cabaretier. Au lendemain de chaque exécution, son établissement regorgeait de consommateurs qui venaient lui demander des détails inédits sur les derniers moments du supplicié. Mais, très digne, le cabaretier opposait à toutes ces questions indiscrètes un mutisme absolu. Car l'habitude de faire tirer la langue aux autres ne lui avait pas délégué la sienne.

Affaire de trahison en Russie.

L'affaire Grimm prend des proportions de plus en plus considérables.

Le "Czas" rapporte que le colonel Grimm, qui est un Allemand des provinces baltiques de la Russie, mais de religion orthodoxe, aurait fait des aveux complets. De nombreuses arrestations auraient pu être opérées à la suite de ces aveux, une soixantaine, dit-on, entre autres la veuve d'un colonel, Mme Briseuilster, professeur de dessin, qui a dû être, cependant, relâché après quelques heures, ainsi qu'un officier de la garde, qui paraissait également compromis. Le "Slovo Polskie" raconte que le chef de l'état-major de Varsovie, général Puzyski, actuellement en voyage de noces à Nice (il a épousé une actrice après avoir été veuf pendant quelque temps) est attendu d'un moment à l'autre. On l'aurait soupçonné, lui aussi, et son hôtel aurait été visité de foud en comble par la gendarmerie, sur ordre spécial d'Etat, dont l'autorisation en pareil cas est nécessaire. Le général et le colonel Grimm étaient amis.

Il convient, d'ailleurs, de ne noter que sous réserves les bruits sensationnels qui courent en ce moment.

On pense que les prévenus seront transportés à Saint-Petersbourg pour y être jugés.

D'après le "Czas", le ministre de la guerre aurait découvert la trahison en observant que l'Allemagne plaçait systématiquement des régiments aux endroits de la frontière correspondants à ceux qui devaient servir de centres de concentration en cas de guerre, d'après les plans de mobilisation de l'armée russe. Ces plans sont renouvelés ou changés en Russie tous les trois ans. Or, il a été donné d'en préparer de nouveaux en tout ce qui concerne la frontière allemande et austro-hongroise.

Le "Slovo Polskie" croit pouvoir confirmer que le ministre de la guerre se trouverait depuis quelques jours à Varsovie incognito.

Le colonel Grimm, d'après le journal le "Naprzod" aurait été dénoncé par sa propre femme, jalouse des jolies intermédiaires que le colonel employait pour son service d'espionnage.

Enfin, on télégraphie de Varsovie que le sous-chef du grand état-major, le général Hertenstein, a donné sa démission et que sont attendues de nouvelles révélations qui produiront la plus vive sensation dans toute l'Europe.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

La Black Patti et ses troubadours viennent de remporter un superbe succès au Crescent. Son talent reconnu par toute l'Europe, les distinctions dont elle a été l'objet de la part des cours lui ont fait une renommée à part, ce qui lui a permis de s'entourer d'une troupe véritablement remarquable de chanteurs et de comédiens d'élite, de couleur comme elle.

On la comparée à Melba, à Calvé, à l'Albani et la comparaison n'est réellement pas fautive. Elle est digne de la renommée dont elle jouit.

Tous les amateurs de la Nouvelle-Orléans voudront voir et entendre Sissieretta, un des phénomènes artistiques de notre époque. Il y a, de reste, d'excellents chanteurs et de très remarquables danseurs dans sa troupe qui est composée de façon à satisfaire tous les goûts et à contenter la vue autant que les oreilles.

THEATRE TULANE.

M. Hackett.

Tous les amateurs de théâtre connaissent "Don César de Bazan", le célèbre drame créé à Paris par un comédien de génie et dans lequel se sont essayés presque tous les grands acteurs des deux mondes.

"Don César's return" n'est en quelque sorte qu'une suite de cette pièce chevaleresque.

Comme la première, la seconde pièce est un drame de cape et d'épée, où les scènes chevaleresques abondent. Don César rentre en Espagne au moment même où le Roi vient de promulguer un décret qui frappe de mort le duel. Naturellement Don César brave le décret et se bat. De là la condamnation. Hélas! le héros se sauve à son tour de la mort et le Roi, touché de la bravoure de Don César, le gracie. Le tout se termine par un brillant mariage.

M. Hackett est un splendide artiste, dont la beauté égale le talent. Ses qualités sont telles qu'elles écrasent un peu son entourage.

Il faut rendre justice toutefois à Miss Walker qui, dans un rôle de danseuse, s'est montrée la digne partenaire de M. Hackett.

"Don César's Return" tiendra l'affiche jusqu'à mercredi soir.

Judi, première de "The Crisis" avec M. Hackett dans le rôle principal.

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'Orpheum est incontestablement le théâtre de la Nouvelle-Orléans qui attire le plus vivement l'attention publique, à cause de la variété tout à fait exceptionnelle de ses représentations et de choix exquis des pièces détachées qu'il produit, chaque soir. C'était hier le début de la célèbre "Tony Ballet" qui a fait si longtemps sensation à Londres et dans d'autres grandes villes et venait, cette fois, conquérir les braves d'Amérique. La cequète a été bien vite faite. L'arrivée de "Tony Ballet" est une bonne fortune pour l'Orpheum. La curiosité féminine était vivement excitée et la troupe peut se vanter d'avoir satisfait son public.

Autre attraction, la première apparition de Miss Julia Kingsley et de Nelson Lewis dans la charmante pièce intitulée "Her Uncle's Niece". Miss Kingsley s'était déjà fait bruyamment applaudir au Parc Athlétique; elle a retrouvé hier, à l'Orpheum, ses anciens succès du Parc.

M. Banks Winters est une connaissance pour notre public qui a accueilli chaleureusement son retour parmi nous. Il était hier accompagné de sa fille, Miss Winona Winters, charmante artiste, toute mignonne, devant laquelle s'embellit ouvrir un superbe avenir.

Citons encore une audite nouvelle qui a enchanté l'auditoire, M.

THEATRE AUDUBON.

Camille.

Tous nos lecteurs connaissent "Camille" le célèbre drame d'Alexandre Dumas fils qui a fait triomphalement le tour du monde et est encore aujourd'hui en pleine vogue.

Il vient, grâce à la troupe Aubrey, de commencer une nouvelle série de succès au théâtre Audubon dimanche en matinée. Il faut dire tout de suite que le régisseur général Lewis Mitchell n'a pas peu contribué à cette victoire dramatique; il en a préparé la mise en scène avec un talent et un rôle auquel les amateurs se plaisent à rendre hommage.

Durant toute la représentation les curiosités se sont concentrées sur Miss Dalgliah, que l'on n'avait jamais vu dans le rôle brillant mais effrayamment difficile de Camille, devant lequel reculent tant de comédiennes qui jouissent d'une véritable renommée. Elle y a dépassé toutes les attentes et conquis les braves du parterre.

Quant à M. Mortimer Snow, on attendait beaucoup de lui; il a donné plus qu'il ne promettait. Nous avons vu bien des Armand Durval. A notre humble avis, aucun d'eux ne lui a été supérieur.

Le rôle d'Orphee avait été confié à M. M. Sheldahl qui en a tiré un parti merveilleux.

Assai à-t-elle été chaleureusement applaudie par un public qui l'aime depuis de longues années déjà et lui fait toujours fête.

"Camille" assure toute une semaine de salles pleines au théâtre Audubon.

GRAND OPERA HOUSE.

The Christian.

Un brave et excellent jeune homme, élevé dans un milieu religieux, aime éperdument une jeune fille, et il se fait payer de retour par elle. Pourtant, celle-ci, prise pour le théâtre d'une folle passion, s'engage dans une troupe d'acteurs et part, abandonnant son amant. Celui-ci, désespéré, la suit et se fait ministre pour travailler au salut de l'âme de la malheureuse qu'il croit perdue — telle est la donnée sur laquelle est bâti le drame "The Christian" qu'interprète en ce moment la troupe Baldwin-Melville au Grand Opera House.

Il en résulte une série de scènes dramatiques au milieu desquelles intervient un honnête homme qui prend en pitié les deux malheureux amants et réussit par les nœuds de la corde de mariage. Il y a là, comme nos lecteurs doivent le comprendre, deux rôles de premier ordre qui permettent à Maurice Freeman et à Miss Lintonne de développer les qualités dramatiques dont ils sont dotés. Jamais jusqu'ici ces deux artistes ne s'étaient élevés à une si pareille hauteur.

Cette série de représentations leur fait le plus grand honneur. Mentionnons aussi M. Sainpolis qui, dans un rôle odieux, a su se faire applaudir par la galerie.

"The Christian" au Grand Opera House, est une série de salles comblées cette semaine.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Dans un salon, on parle d'un poète qui se laisse aller à la boisson.

— Il délirait, dit quelqu'un, et ne trouve plus la rime.

— Parbleu! fait une autre personne, avec sa manie de tuer le ver!

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE :

LA GRIPPE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Madaque.

PREMIERE PARTIE.

EVE-ROSE.

IX.

— Alors, allons, cela va en-

cote tourner à l'igre... Je sonne Firmin.

— Parfaitement, il est temps. Cinq minutes plus tard, de son pas traînant, s'appuyant d'une main sur sa canne, un bras sur celui de son domestique, le comte de Tilière sortait le premier du salon.

Sa belle fille le suivait des yeux.

Et au fond de ses prunelles, si c'était encore de la colère, du ressentiment contre ce vieillard de qui elle dépendait, et qui le lui faisait si durement sentir, qu'à dix reprises elle s'était dit que le jour où elle retrouverait l'occasion de quelque aventure, elle le planterait là, sans souci d'aucune pensée d'argent, — ou n'était point le sentiment implacable, qui peut changer les ranunculus passagers en une haine à mort.

Mirille Jourdain demeurait, ce qu'elle avait été, la créature factice, qui tout en l'amusant fait de l'homme son jouet, la "tête de linotte", que connaissent bien le comte, avec le vice qui lui même inconsciemment, ou sciemment, à des calculs, à des intrigues déloyales, mais certainement pas foidement mauvaises.

Il est vrai que ces créatures factices, qui ne possèdent pas la notion du bien et du mal, sortent quelquefois les pires que l'on puisse rencontrer.

Le comte de Tilière le savait également.

Le soir, à neuf heures moins le quart, Jules Terrenas se fit annoncer chez le docteur Sausseye.

L'avocat n'apportait d'autre nouvelle que celle-ci: Madame Vallarier n'avait point encore été transférée à Saint-Lazare.

Elle subsistait, l'après-midi, un nouvel interrogatoire.

Elle devait en subir un troisième dans la soirée.

De ces renseignements, Terrenas concluait que l'enquête préparatoire était menée en conscience, d'une façon assez minutieuse, pour qu'on ne taxât pas l'arrestation d'arbitraire.

— Si, après cette troisième comparution devant le juge d'instruction, la jeune femme était maintenue en état d'arrestation, c'est que, en son âme et conscience, le magistrat croirait devoir s'arrêter à ce parti.

— En somme, mon cher docteur, pas plus avancé que ce matin.

Avant que Sausseye eût répondu, sa femme entra.

De taille moyenne, du charme, de la distinction, madame Sausseye pouvait avoir de trente à trente-cinq ans.

C'était la femme honnête, dévouée à son mari, dans toute l'acceptation du mot.

Après deux ans de mariage,

un enfant leur était né, atteint à dix-huit mois par la diphtérie, dont malgré les précautions antiseptiques prises, le docteur se figurait lui avoir apporté le germe.

On n'était qu'à la veille de la découverte du sérum, qui sauve à présent tant de frères et sœurs existences.

La trachéotomie ne réussit pas sur le petit malade.

Et cette perte d'enfant, avec l'aversion pendant longtemps, d'une profession, qu'il accusait peut-être à tort, le bébé ayant pu prendre n'importe où le germe qui l'enlevait, — avec la douleur si profonde chez la mère, qui durant des années n'en pouvait voir un de l'âge qu'avait le sien, alors qu'elle le perdait, sans pleurer, — mettait presque en core sa mélancolie, au foyer où ne manquait ni la fortune, ni la réputation, et qu'un autre petit être, n'était pas venu animer.

Ce matin seulement, lorsque son mari lui faisait amener les deux jumelles, madame Sausseye avait ce qui arrivait chez les Vallarier.

Le médecin devait respecter même vis-à-vis de sa femme, qui fréquentait — et réciproquement — chez madame Vallarier, — cela jusqu'à ce que la chose fut publique, le secret professionnel.

Mais alors, il lui racontait l'histoire tout entière.

La première impression, comme elle devait l'être chez tous

ceux qui connaissaient le jeune ménage, fut de la stupeur.

Il fallut la présence des petites, bouleversées sans savoir trop pourquoi, et de leur gouvernante pour la convaincre.

Et, la journée passée, elle restait sous le coup de cette accusation du matin, l'esprit surexcité, le cœur serré.

Dès qu'elle eut posé une question à laquelle, Terrenas donna la réponse donnée à son mari, ce dernier demanda:

— Les enfants sont-elles couchées?

— Pas encore, leur miss les emmène seulement.

— Demande les donc, veux-tu? qu'elles viennent embrasser M. Terrenas.

— A Pinatant.

Madame Sausseye soupira.

Et, au domestique qui parut sur le champ:

— Que l'on amène de suite les fillettes ici... Vite, on vient de les mener dans leur chambre, on les met peut-être au lit.

Au bout d'un instant, Eve et Rose — Eve-Rose, comme on les appelait — entraient en se poussant dans le cabinet.

Déjà leurs cheveux étaient enroulés d'un ruban pour la nuit.

Elles accouraient l'une sur ses bas, l'autre avec sa blouse anglaise à moitié dégrafée.

Toutes deux se jetèrent dans les bras que "l'ami" leur ouvrait. Et ensemble encore, s'accrochant à son cou, chacune s'accro-

ra un de ses genoux.

— Puis elles l'embrassèrent.

— Dis donc, l'ami, as-tu vu maman?

— Et papa chéri, où est-il?

— Papa et maman sont partis en voyage, mes mignonnes.

— Pourquoi ne nous ont-ils pas emmenés? On nous emmène quand on va en chemin de fer...

— Oui, à la mer... ou on pêche des petites crevettes, quand il fait bien chaud...

— Justement, on ne va pas à la mer quand il fait froid.

— Dans le Midi, où il y a du soleil.

— C'est la qu'il est allé, papa?

— Et maman aussi?

— Oui... pour soigner papa.

— Et maman?... elle n'est pas malade elle.

Alors Eve, la brune, grave avec un geste de conviction.

— C'est pour lui donner son lait, à pauvre papa chéri, qui a toujours mal au cœur.

têtes innocentes où ne se poseraient pas, ce soir là, — ni peut-être d'autres soirs encore, — les lèvres de la mère.

Quelqu'un parut dans l'embrasure de la porte, demeurée ouverte sur l'antichambre.

C'était la gouvernante.

Et chacun, excepté les petites dont l'âme s'amusait avec la chaîne de montre qui coupait le gilet noir de l'avocat, tandis que l'autre continuait à se dandiner sur son genou, la regarda.

Le docteur et sa femme ne la connaissaient que depuis le matin.

Jules Terrenas pouvait l'avoir croisée ou même s'être trouvé quelques instants en face d'elle chez les Vallarier, sans la reconnaître.

Ces trois personnes, en même temps, sentirent leur regard se fixer, leur attention retenue.

Cette fille avait un type bien particulier, qui n'indiquait point le pays d'origine dont elle parlait la langue, comme elle parlait aussi l'italien.

Madame Sausseye se souvint juste à cet instant, de ce que lui disait madame Vallarier, à propos de cette jeune fille, au cours d'une visite qu'elle lui rendait.

Au moment où elle voulait faire passer ses enfants, des mains d'une bonne, dans celles d'une gouvernante, qui leur apprendrait une langue étrangère, elle se présentait boulevard Ma-